

Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor(en): **Bégos, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 13

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Pardon, madame, je répète une grande pièce au Gymnase.

— Encore une de ces créatures du demi-monde?

— Non pas, vraiment... des femmes du monde et du meilleur.

— Et où donc les avez-vous étudiées, s'il vous plaît?

— Chez moi, madame!

La franchise qui s'étale, disait Dumas fils, n'est trop souvent qu'un raffinement de dissimulation. Exemple: Une femme n'avoue jamais que l'âge qu'elle n'a pas.

Un de ses amis lui disait avec commisération:

— Votre père a mangé beaucoup de millions?

— Non, répondit-il vivement, on les lui a mangés, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

A propos de la pièce « Charlotte Corday », il eut ce mot.

— Je plains Marat. Il n'a pas eu de chance... Pour une fois qu'il a pris un bain!

Quelqu'un lui apporta, un jour, des vers que le prince B. avait composés à ses moments perdus.

Après les avoir lus, Dumas déclara:

— J'en pense ce qu'il pourrait penser de moi: si je me faisais prince à mes moments perdus.

A un ami qui lui présente son gendre, il salua en parodiant le vers de Boileau:

— Tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux.

A propos du mariage d'une cantatrice et d'un homme du monde, il s'écria:

— Mauvaise affaire pour tous les deux. Les rossignols ne vivent pas en cage avec les serins!

Quelques pensées de Dumas fils:

En amour, il n'y a de dernier adieu que celui qu'on ne dit pas.

L'amour ne va pas sans estime.

C'est souvent la femme qui nous inspire les grandes choses qu'elle nous empêchera d'accomplir.

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.

Les grandes et pures affections ont cela de bon qu'après le bonheur de les avoir éprouvées, il reste le bonheur de s'en souvenir.

Aller chez un homme, lui serrer la main, l'appeler son ami et lui prendre sa femme, tant pis pour ceux qui ne pensent pas comme moi, mais je trouve cela honteux, répugnant, écœurant.

C'est quelquefois bien pénible de faire son devoir, ça ne l'est jamais autant que de ne l'avoir pas fait.

La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu a fait. Il a dû la faire un samedi soir. On sent la fatigue.

Sur dix mille hommes, il y en a sept ou huit mille qui aiment les femmes, cinq ou six cents qui aiment la femme, un qui aime une femme.

Comment se fait-il que les petits enfants étant si intelligents, la plupart des hommes soient si bêtes? Ça doit tenir à l'éducation.

La vieillesse n'est pas supportable, sans un idéal ou un vice.

Les lettres de femmes sont faites pour être perdues par celui à qui elles sont adressées, rendues à celles qui les ont écrites, interceptées dans le trajet par celui qui ne doit pas les connaître, volées par les domestiques et montrées à tout le monde.

Ceux-là ont mérité leur malheur qui n'ont pas su en tirer profit.

Si vous voulez arriver à la connaissance de la Divinité, ne la cherchez pas seulement dans les œuvres ou la société des grands esprits, mais dans le commerce des bonnes gens. Le génie n'explique pas Dieu. La bonté le prouve.

On croit toujours avoir une excuse dans toutes les erreurs de la vie.

Il faut être indulgent à ceux qui ont succombé dans la lutte que l'on n'a pas connue.

Il n'y a que les imbéciles qui ne sont pas bons. C'est toujours aux moments les plus heureux que nous viennent les pensées les plus tristes, comme pour nous avertir que le bonheur n'a pas toujours été et qu'il ne sera pas toujours.

Les résolutions sont comme les anguilles; on les prend aisément. Le diable est de les tenir.

Les hommes ont quelquefois le droit de dire du mal des femmes, jamais d'une femme.

Donnez de l'argent, n'en prêtez pas. Donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

Le devoir? C'est ce que l'on exige des autres?

On parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion, à les convaincre jamais.

Dans le mariage, quand l'amour existe, l'habitude le tue, et quand il n'existe pas, elle le fait naître.

L'honnêteté est la plus grande de toutes les malices, parce que c'est la seule que les malins ne prévoient pas. *Jean des Sapins.*

La Patrie Suisse. — La Patrie Suisse du 27 mars présente, entre autres actualités, le Salon de l'Automobile, à Genève; l'assermentement du Conseil d'Etat vaudois; l'accident d'aviation de Sursee. A l'occasion du 70^e anniversaire de M. Otto Barblan, la « Patrie Suisse » rappelle la carrière du célèbre musicien, directeur de la Société de chant sacré. Les portraits de MM. Albert Rheinwald, Georges Oltramare, G. Fabret, Besson, Jean Bard illustrent une chronique consacrée à la saison théâtrale. On lira avec intérêt la suite du conte de E. Penard: « Le crâne de Pierre Pourrie ». Le critique neuchâtelois Maurice Jeanne-rot parle du peintre Ph. Zysset. Enfin, un article du plus haut intérêt sur le Sanatorium international universitaire qu'on projette d'élever à Leysin. Un numéro riche, varié et de belle tenue.

VA-T-ELLE REVENIR ?



UAND ils ne s'occupent pas des autres, ils s'arrangent à s'occuper de robes. Les maîtres du barreau genevois sont en liesse, ils ont une grande préoccupation: La robe.

Rapports sur rapports sont présentés pour ou contre. Comment voulez-vous qu'ils tombent d'accord.

Il y eut une réunion mouvementée, trois voix de majorité pour le rétablissement de la robe à Genève.

Bien que la décision n'ait rien d'officiel, pour-quoi les avocats genevois ne préconisent-ils la robe que pour eux? Ils ne l'admettent pas pour les juges du Tribunal fédéral.

Oui, pourquoi?

La balle au bond. — L'huissier Serdur vient pour opérer une saisie chez un débiteur récalcitrant, lequel, par des explications fort longues et embrouillées, essaye de retarder l'opération. Il parle avec tant de volubilité que le pauvre huissier, au bout de dix minutes, doit s'avouer qu'il n'a pas compris un mot.

— Franchement, mon ami, dit-il, je ne saisis pas...

L'autre vivement:

— C'est justement tout ce que je vous demande.

Entre amis. — Annette. — C'est drôle, Monsieur C., qui n'avait jamais eu l'air de me remarquer, est venu quatre fois m'inviter au bal d'hier au soir!

Berthe. — Ah! oui, c'était un bal de charité!

LE NOMBRE SEPT.



HAGUN connaît la « célébrité » du nombre 7 si je puis m'exprimer ainsi: les 7 jours de la semaine, les 7 merveilles, les 7 péchés, etc.

Je trouve dans un vieux livre, intitulé *Le Dessein de l'Histoire de Reims*, d'un certain Nicolas Bergier, et édité à Reims, en 1635, la fantaisie suivante que l'auteur donne d'ailleurs comme une vérité historique des plus orthodoxes, vérité qu'il aurait tenu d'un nommé Nicolas Rucléry ou Reucléry, et que je donne ici, uniquement pour distraire les lecteurs, et aussi pour la curiosité de la chose relatée.

Nicolas Rucléry, qui aurait vu le jour vers 1107, a rimé en vers tout à fait douzième siècle, un intéressant poème contenant l'histoire de la *Grande Ville des Belges* en Hainaut (et qui aujourd'hui s'appelle tout simplement Bavi).

Et de fait, cette petite bourgade, déjà petite du temps de Rucléry, fut jadis une grande cité dont il a pu voir encore les ruines imposantes.

Voici maintenant ce que dit le poème, et ce qui a rapport au nombre 7 — résumé bien entendu.

Après la prise de Troie, un cousin-germain du roi Priam, s'appelant Bavo, fuyait les maux sans nombre que les astrologues avaient prédit à toute la race troyenne.

Aussi, ce prince abandonna de bonne heure la Phrygie et vint, par mer, jusqu'au pays habité par les Nerviens et les Trévériens, et décida de s'y fixer, ainsi que ses compagnons.

Il y bâtit dans sa *Ville de Belges*, 7 temples, 7 rues et 7 portes d'où il fit tracer 7 grands chemins qui conduisaient à toutes les terres de son royaume.

Ce qui donne à ce récit une apparence de véracité historique, c'est que ces chemins furent achevés par un de ses successeurs, Brunehaut, *roi des Belges*, et que de nos jours encore, ces chemins portent effectivement le nom des *sept chaussées de Brunehaut*.

Ce récit, déjà curieux par lui-même, ne devait-il pas être exhumé pour aller grossir la collection du « nombre 7 »? C'est ce que j'ai pensé, désireux seulement d'amuser un instant les lecteurs du *Conteur Vaudois*, et point pour faire étalage d'une érudition qui serait mal venue, étant donné le peu de fond de ce « document historique ».

C. M.

CURIEUSES ÉPITAPHES.

CI GIT

dans une position horizontale

M. X.

en son vivant horloger.

L'honneur fut le ressort de sa vie et le travail le régulateur de son temps.

Ses mouvements étaient bons;

la crainte de Dieu et l'amour du prochain furent toujours la clef de sa conduite.

Il vécut heureux jusqu'au moment

où le grand Horloger de l'Univers

jugea à propos de briser

la chaîne de ses jours,

ce qui arriva à l'âge de...

CI GIT

M. X.

ancien avoué,

ancien juge de paix,

ancien maire,

ancien juge au tribunal de commerce,

ancien président du tribunal civil,

avbelé à d'autres fonctions

dans le ciel!



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

Ce fut à cette époque que le bataillon du deuxième régiment suisse partit pour Elvas, et que le bataillon du quatrième partit pour Alameda. — La plus grande partie de l'armée portugaise qui se trouvait à Lisbonne fut licenciée, le reste fut envoyé en France sous les ordres du marquis d'Allama. Un de ces régiments portugais tint garnison à Genève.

Le drapeau français fut enfin arboré sur tous les forts de Lisbonne et à bord de la flotte. Cet événement produisit une fâcheuse impression sur le peuple, qui croyait alors que le drapeau portugais lui venait directement de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il y eut une émeute, et deux soldats français furent massacrés, mais les coupables arrêtés furent passés par les armes.

Le général s'occupa activement de l'approvisionnement de Lisbonne; il voulut aussi attirer l'attention des spéculateurs sur l'industrie. Mais tous les appels réitérés faits à ce sujet furent inutiles. Il régnait, du reste, en Portugal peu de sympathie pour la France. Le général en chef espérait que tôt ou tard la nation portugaise,

dont les mœurs et les usages étaient respectés, se plierait à des institutions raieunies. Mais c'était compter sans le clergé, qui se montrait opposé à toute réforme. L'armée espagnole entretenait partout des ferments de discorde et de soulèvement; il fallut désarmer tous les régiments, qui autrefois combattaient pour la France. Le mouvement espagnol avait tellement fait de progrès, que le général en chef ne recevait plus aucune nouvelle de France; les courriers étaient arrêtés ou assassinés.

Le jour de la Fête-Dieu, éclata une révolte presque générale. A Lisbonne, la tranquillité ne fut pas troublée, grâce à l'énergie et aux mesures du duc d'Abrantès.

Mais la flotte anglaise, portant des troupes de débarquement, se montrait à chaque instant à l'embouchure du Tage. Dans le reste du Portugal, elle avait déjà soulevé toutes les provinces et les villes avec lesquelles elle avait pu établir des communications.

La situation de l'armée française devenait toujours plus difficile, il ne lui était plus possible de garder le Portugal en entier. Concentrer les forces disponibles à Lisbonne et ne laisser des garnisons qu'à Almeida, Elvas et Beniche, tel fut le plan arrêté.

Néanmoins l'insurrection continuait à faire de rapides progrès. D'après des renseignements, 60.000 insurgés devaient être sortis de Coimbre, et à eux s'étaient joints vingt bataillons espagnols. Partout des ennemis à combattre. — Le général Loison marcha sur Oporto, pour reprendre cette ville, tombée aux mains des insurgés, il se couvrit de gloire, mais la situation ne s'améliora pas. Evora fut ensuite attaquée et prise d'assaut. Les Espagnols se défendirent vigoureusement, tandis que les Portugais voulaient capituler. 800 Espagnols et Portugais furent tués ou blessés, et 4000 furent faits prisonniers. L'armée française se reposa dans cette ville: elle en avait besoin. Puis elle se dirigea sur Elvas, pour ravitailler cette place et marcher à la rencontre d'un corps d'Espagnols, qu'elle ne trouva pas. — Sur ces entrefaites, elle reçut l'ordre de regagner les rives du Tage, à Abrantès. — L'armée anglaise, jointe aux Portugais, et forte de 15 à 18.000 hommes, se dirigeait sur Borissa. Le général Laborde n'avait que 1900 hommes pour lui résister. — Ce combat inégal commença à 9 heures du matin et dura jusqu'à 5 heures du soir. 500 hommes du quatrième régiment suisse se trouvaient au nombre de cette poignée de braves, défendant pas à pas le terrain contre 18.000 hommes. Cette journée coûta plus de 2000 hommes à l'ennemi. — Le général Laborde se rendit ensuite à Lisbonne, où les troupes françaises étaient réduites à un effectif de 12.500 hommes. Malgré cela, le duc d'Abrantès voulut attaquer l'armée anglaise. Elle se trouvait à Vimeiro, dans une position formidable, et protégée par le feu de sa flotte. L'armée française fit des prodiges de valeur. Les deux régiments de grenadiers, parmi lesquels se trouvaient les deux compagnies d'élite des deuxième et quatrième régiments suisses, se couvrirent de gloire par des charges à la baïonnette, qui mirent en déroute l'aile droite des Anglais. Mais les Anglais avaient des pièces de fort calibre, tandis que les Français n'avaient que des pièces de quatre. Il fallut songer à la retraite. Elle s'exécuta avec précision, les deux régiments de grenadiers conservèrent continuellement une attitude admirable. Les généraux Brenier et Solignac avaient été grièvement blessés et le premier fait prisonnier. Les Français perdirent dans cette bataille 1800 hommes, dont 1000 tués et 10 pièces de canon.

Après la bataille de Vimeiro, une capitulation était nécessaire pour que l'armée pût sortir avec honneur de la position difficile où elle se trouvait. La capitulation fut conclue entre le duc d'Abrantès et l'amiral Cotton. L'armée française devait être ramenée en France avec armes et bagages par la flotte anglaise. Le 13 septembre 1808, le général en chef s'embarqua sur la frégate la *Nymphe*, et laissa aux généraux des ordres pour l'exécution du traité et l'embarquement des troupes.

Revenons à la défense d'Elvas. Le colonel Mi-

guel, qui commandait la place d'Elvas, fut blessé dans le fort de la Hyppe et mourut des suites de ses blessures. Son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 hommes pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur; deux de nos compagnies furent choisies, entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout. Nous fûmes obligés de mettre la ville en réquisition: nous obtînmes ainsi des vivres et surtout du vin.

Les Espagnols, comme il était facile à le prévoir, après avoir été nos alliés, devinrent nos ennemis, et, dès les premiers jours de septembre, près de 7000 hommes vinrent camper sous les murs d'Elvas.

Dès le commencement des hostilités, je fus atteint d'une fièvre si pernicieuse, que je fus obligé de rester à l'hôpital près de deux mois. J'avais un tel délire, pendant quelques semaines, que j'en perdis tout à fait la mémoire. Pendant ma convalescence, j'étais comme un enfant, j'avais des caprices étranges, que l'on n'osait pas contrarier; j'étais devenu complètement chauve, et, pendant assez longtemps, on désespéra de ma raison et de mon rétablissement. Cependant je ne rêvais que l'heure et le moment de retourner à mon poste et de faire mon devoir. Une fois rétabli, le séjour de la ville n'étant plus tenable, en raison des assassinats qui se commettaient à chaque instant sur nos soldats, nous fûmes obligés de nous loger dans les casemates des deux forts. Une petite partie de notre bataillon était dans le fort de Ste-Lucie; je me trouvais dans celui de la Hyppe, avec le colonel Girod et son état-major.

Notre colonel ayant compris que les Espagnols se préparaient à nous attaquer, fixa à la ville d'Elvas les conditions qui lui épargneraient les conséquences du siège que devait subir les forts. Aucun Espagnol n'avait le droit d'entrer dans la ville. Celle-ci devait nous fournir, comme auparavant, les vivres dont nous avions besoin. Nos malades devaient être soignés dans les hôpitaux. A la première infraction, la ville devait être bombardée.

Pendant tout le temps que dura l'attaque des Espagnols, la ville d'Elvas fut respectée. Une trentaine d'obusiers et de pièces de 48 faisaient un feu continu contre les forts, et, vers le milieu de septembre, nous vîmes des tirailleurs espagnols s'approcher du fort de la Hyppe, mais une demi-compagnie des nôtres fit une sortie vigoureuse, les chargea à la baïonnette, et ils prirent la fuite.

Assez à l'abri dans nos casemates, nous laissions les Espagnols s'amuser à nous lancer des bombes et des boulets, et, de temps à autre, nous leur répondions, de manière à leur prouver que nous n'étions pas endormis. Après le dîner, le colonel Girod faisait jouer un mortier monstre, qui ne laissait pas que de ralentir un peu la fougue espagnole. Nous n'avions qu'un seul artiller qui connût le maniement de cette énorme machine de guerre, et, à travers les embrasures du fort de la Hyppe, il nous était facile d'observer le désordre que quatre ou cinq de ces bombes amenaient dans le camp espagnol. Cependant, serré toujours de plus près, le colonel Girod comprit qu'il fallait évacuer complètement la ville. Une insurrection faillit y éclater, mais l'autorité intervint et tout entra dans l'ordre.

Dans la soirée du 14 septembre 1808, deux officiers portugais, envoyés par leur général, se présentèrent au fort de la Hyppe, pour conférer avec le colonel Girod; ils étaient accompagnés d'un capitaine français, prisonnier à Badajoz. Tous les trois étaient chargés d'effrayer notre colonel, mais tout fut inutile. Celui-ci, pour toute réponse, leur fit examiner ses moyens de défense, son arsenal, et jusqu'aux prisonniers espagnols, qui ne purent que se louer du traitement qui leur était fait. Les officiers suisses et français firent tout pour retenir le capitaine, mais, ayant donné sa parole d'honneur, il préféra se livrer de nouveau

à ses ennemis. Nous ne pûmes qu'admirer cet acte de loyauté.

Dès ce moment le bombardement ne fit qu'augmenter d'intensité, et pendant la nuit il ne discontinuait pas. Nous étions alors sur le qui vive, et nos 800 pièces ne répondaient que par intervalles au feu d'enfer dirigé contre nous.

Le 17 septembre, un officier anglais vint de nouveau parlementer. Il nous annonça que notre général en chef, le duc d'Abrantès, avait capitulé au nom de toute l'armée, et que nous étions compris dans la capitulation. Dès le 13 septembre, ajouta-t-il, une partie de l'armée était déjà embarquée, et, à l'heure où il nous parlait, elle devait débarquer en France.

(A suivre).

Esprit de suite. — Le juge. — Votre âge ?

L'inculpée. — Trente ans.

Le juge. — Mais il y a quatre ans vous avez comparu une première fois devant moi et vous aviez déjà trente ans !

L'inculpée. — Je ne suis pas de ces gens qui disent une chose aujourd'hui et une autre le lendemain.

Au Bourg-Ciné-Sonore, troisième semaine de Weary River, le premier film 100 % sonore et chantant que nous ayons vu et entendu à Lausanne. Richard Barthelmess donne au rôle de Jeny un puissant caractère et Betty Compton vit admirablement le rôle si tragiquement humain d'Alice.

« Tribune de Genève »: « Que voilà une bonne et saine leçon; le cinéma n'en est pas prodigue et c'est pourquoi ce film sonore est une des meilleures productions américaines ».

Tous les dialogues sont traduits en français. Au programme le célèbre quatuor de Rigoletto avec Galli-Curci et Gigli. — Matinée à 3 h., sauf samedi et dimanche, deux matinées à 2 h. et 4 h. ½.

Pêcheurs

ABSOLUMENT tout pour la pêche
MARCHANDISES FRAICHES constamment renouvelées

MAYOR

Grand-Pont

LE SPÉCIALISTE POUR
la CHASSE, le TIR, la PÊCHE

à LAUSANNE



Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Restaurant
GAVILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}

Anciennement: Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone: 22.340

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois